

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

L'arc-en-ciel romantique.
Classicisme - Romantisme - Mysticisme (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 25-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'Arc-en-ciel romantique

Classicisme - Romantisme - Mysticisme

(*Fin*)

« *Quid tibi vis faciam ?*
— *Domine, ut videam.* »

Le romantisme, qu'on nous présente comme une invention magique se déguise parfois en ermite ; il a des paroles de miel pour chanter les cloîtres, l'espoir en Dieu, la nature, temple de la Divinité, etc.

La *Vie spirituelle* remarquait : « Nous croyons que c'est un grand malheur dans l'éducation chrétienne lorsqu'on donne au sentiment la place de d'idée, de la vérité révélée, irradiation de l'intelligence divine. La volonté a besoin d'être rectifiée dans son fonds, pour tendre véritablement vers Dieu ; sinon, elle se laisse égarer dans un

sentimentalisme romantique, ou elle s'arrête au culte extérieur, sans parvenir à « l'adoration en esprit et en vérité »⁽¹⁾.

La théologie, ou science de Dieu, suivant qu'elle traite des vérités révélées ou « des principes d'action ordonnés à la fin surnaturelle » est dogmatique ou morale. L'application de ces principes aux âmes, afin qu'en elles grandisse la vie divine, constitue la théologie *ascétique* — qui dépouille l'âme du péché, la forme à la vertu, — et la théologie *mystique* — qui a pour objet l'union à Dieu. On peut étudier cette science à la lumière des mystères surnaturels (mystique doctrinale) ou dans les descriptions que font les saints de leurs états spirituels (mystique expérimentale). La mystique se présente donc sous trois aspects indivisibles : l'étude de la vie divine en nous, d'après les documents révélés ; la description des états d'âme, d'après les saints ; l'histoire de ces âmes élevées en grâce.

L'historien n'est pas une caisse enregistreuse ; il classe, il discerne, il juge. S'il se spécialise dans l'hagiographie, la connaissance théorique de la vie mystique lui est indispensable, parce que la méthode descriptive qui n'étudie pas la nature des faits, mais leur réalité par les signes extérieurs, ne distingue pas les faits mystiques plus profonds d'une surnaturalité moins apparente, la grâce sanctifiante des grâces extraordinaires, le surnaturel essentiel qui relève de Dieu seul (la grâce sanctifiante, par exemple) du surnaturel inférieur (don des miracles) que le diable peut imiter.

La *mystique expérimentale* est « une connaissance aimante et savoureuse, toute surnaturelle, *infuse*, que seul le Saint-Esprit, par son onction, peut donner, et qui est comme le prélude de la vision béatifique. »

C'est une *connaissance*, c'est-à-dire une lumière de l'intelligence. L'expression « aimante et savoureuse » ne signifie pas l'émotion d'un cœur aimant.

Parce qu'infuse, tous les efforts de la nature ne font rien à sa préparation, son infusion, son développement. Elle est la vision anticipée de Dieu. La joie qui l'accompagne ne lui est pas essentielle, car souvent la sécheresse,

(1) Vie spirituelle, n° 1. — cf. la lumineuse doctrine du P. Garrigou-Lagrange, O. P., sur ce sujet capital.

les ténèbres accablent les: âmes élevées en grâce ; comme dans toute la vie spirituelle et la vocation, le *goût* n'est qu'un élément accidentel, bon à accepter lorsqu'il se présente.

Parce que cette connaissance donne à l'âme des forces extraordinaires et la perfectionne, on étend le sens de mysticisme à toute exaltation. Péguy parlait de la mystique républicaine, Psichari de la mystique des armes, M. Brémond de la mystique du romantisme. M. Brémond, contrairement aux deux autres, essaye d'appliquer le sens strict aux romantiques.

« Les romantiques sont les mystiques de la poésie... »

La passion est une « émotion intense concentrée sur quelque objet de beauté physique ou pathétique... et menée à cet objet dans le canal de l'expression imaginative » (Wordsworth) et M. Brémond continue « une ébauche, toute naturelle d'ailleurs, toute profane de l'expérience des mystiques ».

« Un romantique ou un mystique en révolte contre la raison, les conventions littéraires et sociales, l'autorité, court à l'illumination. » Sur ce, Mme Henriette Charasson remarque très justement : « Je considère que rien n'est plus faux que de lier romantisme et mysticisme au point d'en faire des synonymes, car il y a eu nombre de mystiques qui, dans la vie quotidienne, faisaient preuve d'un sens pratique, d'un équilibre de la raison et de l'imagination, d'une vision claire et ordonnée qui ne correspondent point du tout au sens que nous avons coutume d'accorder au romantisme. Si l'on détourne le sens des mots pour leur en donner un autre, on peut leur faire dire tout ce que l'on veut. Il me semble que le mysticisme proprement dit est un état dévolu par Dieu et qui n'a rien à voir avec ce que nous appelons classicisme et romantisme. »

Le romantisme et le mysticisme, si l'on veut absolument les comparer, s'opposent radicalement de deux façons : le romantisme, entendu comme émotion, est une *affection sensible et naturelle* ; le mysticisme est une *connaissance intellectuelle et surnaturelle*.

Dire donc que les romantiques sont des mystiques, c'est affirmer deux sottises. M. Brémond jure ses grands

dieux qu'il ne confond pas, mais ses affirmations il les ruine constamment par des retours et des nuances.

Ainsi, cette science divine, cette connaissance de Dieu est ravalée au rang des vaines émotions. Cette lumière des saints, et la nôtre, si Dieu veut et s'il y a de notre part correspondance à la grâce et marche résolue sur les traces de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, cette lumière devient le sujet des conversations mondaines. Le mystère des églises vespérales, une procession, la voix ininterrompue des moines au chœur, l'ardeur printanière, un chant d'oiseau, tout cela donne le « frisson », provoque une « douce émotion », on « sent » Dieu ! Voilà le mysticisme de toute une race d'écrivains ignorants. On voit des poètes mystiques, des musiciens mystiques, des peintres mystiques. Je me renseignais un jour sur un musicien de talent, dit-on, qui appelait « commis-voyageur en conversion » le poète qui lui fournissait des vers d'une beauté rare.

— Que fait-il ? Pratique-t-il ?

— Heu !... c'est un mystique !

— Mais a-t-il une vie intérieure sérieuse, est-ce un homme d'oraison ?

— Non, non... c'est un mystique ; « il fait » dans la mystique religieuse.

Il travaille à une sainte Catherine de Sienne. Pensez quel sujet mystique !

Ces équivoques nous mènent loin. Autrefois, quand nos pères s'amusaient, ils le racontaient gaillardement ; aujourd'hui, comme les amours adolescentes, on tourne tout en dévotion.

L'homme étant un composé de matière et d'esprit, certains états de l'âme ont une répercussion sur le corps, à cause de notre faiblesse, et l'on a vu des saints succomber d'amour divin, faute de pouvoir maîtriser les battements de leur cœur. *Cela* n'est pas le mysticisme. La nostalgie, la louange, les cris d'amour diffèrent tant par leurs sources chez les saints et chez les romantiques, qu'on ne peut même comparer sans sacrilège. Et ces manifestations ne sont que des effets concomitants. Quelle disparité encore dans les conséquences : les uns s'abrutissent, les autres montent de lumière en lumière.

Je répète que ces effets ne sont pas le mysticisme, mais le contre-coup de la vision. On nous affirme gaîment que les transports de M^{me} de Noailles, les sursauts de son cœur « innombrable » sont de même nature, si l'on excepte le surnaturel, que la contemplation de sainte Thérèse. Chez l'une, c'est la frénésie des centres nerveux, chez l'autre, c'est l'intelligence inondée de clarté. Quel contraste et quelle méprise !

« Vous avez entendu l'autre jour chez Brillant, confie M. Brémond à Frédéric Lefèvre, le néo-thomiste qui s'inquiétait de mon modernisme. C'est un pieux nigaud ⁽¹⁾ qui ne sait pas ce qu'il dit. Je suis d'Eglise, un point, c'est tout. Du reste, je ne m'occupe pas d'études bibliques, ni même de théologie. A chacun sa compétence. Par mes mystiques, je suis rivé à l'orthodoxie (oh ! oh !) je suis enchaîné au Paradis, je suis l'historien des âmes saintes. » ⁽²⁾

Que m'importe le talent d'un auteur, s'il me trompe, si sa pensée fuyante, je dois la redresser sans cesse, si chaque fois que je prends mon homme au collet, il me crie : « Lâchez-moi, nigaud, entre gens d'esprit on se

(1) Sans doute, M. Jacques Maritain, dont Rome a vu le beau triomphe, lors du Congrès thomiste.

(2) Il est probable que M. Brémond s'occupe tout de même de théologie. Comment étudier les mystiques en dehors de la science sacrée ? M. Brémond devrait épargner au public ces pénibles confidences, à moins qu'il ne veuille que coudre ensemble, de cette main facile qu'on lui connaît, des anecdotes inédites. Alors oui, on peut se passer de théologie profonde. Que l'on compare ces paroles à celles que S. Jean de la Croix place en tête de son Cantique spirituel : « Comme toujours, je soumetts mon enseignement à de plus avisés et je le veux entièrement conforme à celui de notre Mère la sainte Eglise. Mais pour lui donner plus d'autorité, je n'entends pas me fier à ma propre intelligence, ni à mon expérience, mais à ce que j'ai appris par mes rapports avec des personnes spirituelles. Je m'en servirai, certes, mais je n'affirmerai, surtout pour résoudre des questions particulièrement difficiles, que ce qui est confirmé par la sainte Ecriture. » Le ton diffère.

comprend à demi-mot ; je veux rire et vous me prenez au sérieux. » Il y a des sujets qu'on aborde gravement : la mystique en est un. D'ailleurs, M. Brémond n'est pas aussi sûr de son orthodoxie qu'il veut bien l'affirmer ; l'anxiété avec laquelle il interroge parfois de doctes théologiens sur la doctrine de ses livres le montre pertinemment.

Reste à savoir si « l'expression romantique » est plus propice que « l'expression classique » pour exprimer le mysticisme. M. Brémond cite avec enthousiasme ces lignes du P. Armand de la Croix Laval, S. J. ⁽¹⁾ : « ...on établissait que dans la mesure où le classicisme peut servir d'expression à ce qu'il y a, dans le catholicisme, de hiérarchie, de discipline, d'impérialisme, de romanisme, dans la même mesure ce qui est dans l'Eglise vie intérieure, contenu vivant des dogmes, mystère et mysticisme, trouve de plus adéquats moyens dans le romantisme. »

Si l'on entend par classicisme l'aridité, le dépouillement complet de toute parure et par romantisme la poésie, la ferveur, la tendresse, oui. Mais cette distinction est arbitraire et fautive. Le romantisme n'a pas inventé, il a multiplié à mauvais escient ce qui existait avant lui. L'expression classique n'exclut pas l'image, la verdure, l'éclat, les transports d'enthousiasme, pourvu que ces ornements n'écrasent pas l'idée, mais la manifestent dans toute sa splendeur. Qu'on lise Bossuet et qu'on ne vienne pas nous moudre ce refrain : Bossuet est romantique ! Son style est une forme du classicisme, voilà tout. M. Brémond ne devrait pas non plus en appeler à saint Augustin. Comme si le fait d'écrire des « Confessions » classait un auteur. Il y a le mode. L'autobiographie permet, au XIX^e siècle, d'étaler sa grande âme. Saint Augustin, certes, est guidé par d'autres motifs qui sont l'humilité et l'amour du prochain. C'est la différence ; elle suffit aux honnêtes gens pour ne pas rapprocher Rousseau de l'évêque d'Hippone.

J'ajoute que ni sainte Thérèse, ni saint Jean de la

(1) Les Etudes, 20 avril 1924.

Croix ⁽¹⁾ ni l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ n'ont eu besoin du romantisme pour narrer la vie de l'âme, la richesse intérieure de l'Eglise. Au contraire, il leur faut la précision, surtout lorsque, poussés par l'Esprit-Saint, ils s'élèvent à des hauteurs inaccessibles.

Toute la littérature liturgique est classique, en ce sens toujours que l'inspiration, sous le contrôle de la foi et de la raison, ne s'égare jamais. Les séquences *Lauda Sion, Victimæ paschalî laudes, Veni Sancte Spiritus* ne manquent ni de lyrisme ni de feu. Et l'immense désolation de cette hymne de Fortunat dépasse toutes les jérémiades du XIX^e siècle :

| | |
|-----------------|---------------------|
| Jesu bénigne ! | Cur non flagravi |
| Opto flagrare | Cur non amavi |
| Et te amare : | Te Jesu Christe ? |
| Jésus bénigne ! | — O frigus triste ! |

(O crux fidelis).

Pour nous, le soleil n'est pas la lune et la lune n'est pas le soleil. Quand on viendra nous proposer le contraire, nous crierons fort.

Chne Edgar VOIROL.

(1) S. Jean de la Croix subit l'influence du maniérisme. Si l'expression est obscure, parfois, ce qu'il chante est d'une richesse incroyable. Par là, il se sépare complètement des romantiques. Chez ce saint, comme chez les auteurs inspirés, la forme me sera jamais à la hauteur du fond ; aussi l'écrivain, par des images hardies, cherche à exprimer l'inexprimable. S. Jean de la Croix se trompe, me semble-t-il, lorsque, poussant à bout les doctrines de l'école, il charge les mots d'un sens qu'ils n'ont pas. Les romantiques, eux, revêtent d'un manteau toujours plus ample leurs maigres épaules. Il faudrait encore noter que S. Jean de la Croix, même dans le style fleuri du « Cantique », reste tout soumis à la foi et à la raison.